

gents et habiles ruraux des enfants des cultivateurs, et, par cette double instruction agricole et horticole, qui sera pour eux une source assurée de richesse ou au moins d'aisance et de bien-être, les attacher au foyer et au champ paternels.

Les trois quarts de la population, composée de ruraux, ne sont-ils pas intéressés à connaître la pratique de l'agriculture? Et parmi les habitants des villes, combien ne le sont-ils pas aussi, comme propriétaires de fermes, ou devant le devenir, ou à divers autres titres?

Quant à la culture des jardins, dont les produits jouent aujourd'hui un si grand rôle dans l'alimentation publique, tout le monde ou à peu près dans les campagnes peut s'y livrer. Est-il un goût plus utile, plus agréable, plus attachant, plus moral que celui du jardinage, surtout pour ceux que la fortune n'a pas favorisés de ses dons? C'est un goût qui ne se perd jamais, et qui, plus que tout autre, attache à la vie d'intérieur, et a même la puissance de rappeler après sa journée, pendant les beaux jours, et de retenir après les offices du dimanche l'ouvrier à son jardin.

L'enseignement de l'agriculture et du jardinage ne devrait-il pas être le sujet de notre plus sérieuse attention? Là est le salut, la régénération morale, l'avenir et la prospérité future du pays.

VICTOR CHATAL.

La culture et les emprunts

Une publication agricole nous donnait, la semaine dernière, une très-intéressante relation des succès obtenus par un vieux cultivateur qui a commencé très-pauvre. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs :

J'étais bien pauvre lorsque j'entraî dans la vie active. A 21 ans je n'avais pas le sou. Je savais travailler et me mis à l'ouvrage, mais pendant trois ou quatre années je n'avais guère que très-peu. Ici commence mon histoire.

J'avais près de 27 ans lorsque je me mariai; alors je n'étais pas capable de nourrir ma femme à rien faire; mais elle pouvait se suffire à elle-même, et si je n'avais pas tenu compte de cet avantage, je ne me serais peut-être jamais marié et je n'aurais jamais pu me procurer une terre à moins de rester endetté. Je puis vous dire que ma femme n'est pas seulement une aide dans la dépense, elle l'est encore plus dans le travail.

En 1812, c'était avant mon mariage, je pris une ferme à moitié profit, comme on dit ici; je la gardai 16 ans. Pour réussir dans de telles conditions, il faut être plus habile que je ne l'ai été. Ma femme et moi étions fatigués de ce genre de vie; nous désirions acquérir un morceau de terre. En novembre 1827, on annonça la vente par encan d'une terre mal située, sans clôture et pourvue de bâtisses vieilles et tombant en ruines. Je me rendis à l'encan et vis que personne ne voulait de cette propriété. Mes amis, car j'en avais là qui connaissaient ma position, mes amis, dis-je, me persuadèrent de l'acheter: ce que je fis; c'était 115 acres au prix de \$1,500. C'est un très-bon marché, diriez-vous, mais les terres n'étaient pas chères alors et il était bien difficile de se procurer les fonds nécessaires. Tout ce que je pus réaliser l'automne suivant se montait à \$500, je devais donc encore \$1,000. Comme j'avais déjà été fermier, je possédais quelques animaux, des instruments et des provisions.

La vieille habitation resta vide pendant l'hiver qui suivit l'achat; mais je la réparai afin de la rendre plus confortable et je m'y installai au printemps de 1828. Vous comprenez maintenant que si j'avais eu une terre, que je l'eusse gaspillée, comme j'en ai connu quelques-uns, et que j'eusse été

obligé de me loger dans cette vieille mesure, mes enfants et ma femme auraient bien regretté le temps passé; mais l'idée d'avoir une habitation à nous, les rendit si joyeux, qu'ils n'eurent jamais le désir de retourner à leur ancien état de servage.

Ah! les commencements furent difficiles, car les produits se vendaient peu; les patates 1 chelin, le beurre 15 sous, etc. Nous n'avions pas les avantages des chemins de fer, comme à présent. Je pus cependant donner \$100 par année sur ma dette et payer l'intérêt. En huit ans nous avions construit une maison à deux étages en partie finie, mais nous étions encore dans les dettes. En 1844, je bâtis une bonne grange, car j'en avais grand besoin.

Ainsi, j'ai acheté une terre, bâti une maison et une grange, sans posséder les fonds nécessaires; mais avec l'aide de Dieu, nous avons réussi. J'ai été dans les dettes pendant près de trente ans; cependant, on ne m'a jamais dit: "Rends-moi ce que tu me dois." Je connais une douzaine de cultivateurs dans ma localité qui ont commencé pauvres; mais avec de l'habileté, ils ont réussi, sont devenus possesseurs de belles propriétés et maintenant ils forment la classe de nos meilleurs citoyens.

Aujourd'hui, je ne suis plus en dette et j'ai quelque argent à la banque d'épargne. Conseillez aux jeunes gens, d'être honnêtes et laborieux, de prendre soin du premier argent qu'ils gagnent; mais je le répète, qu'ils soient surtout honnêtes. Il n'est pas du tout mauvais de commencer pauvre; mais il est bien mal d'être pauvre quand on devient vieux.

Augmentez la quantité et la qualité de vos engrais

Une publication approuvée par la Société d'agriculture de l'Illinois donne le moyen le plus économique et le plus pratique d'augmenter la quantité des fumiers produits sur la ferme et d'empêcher toute perte de ses éléments fertilisants. Ce moyen devrait être adopté par tous les cultivateurs.

Ce moyen consiste simplement à recueillir toutes les parties des déjections animales, solides et liquides avec tous leurs principes fertilisants, en les soustrayant à l'action des pluies, de l'évaporation et de la décomposition trop active. Pour cela, on choisit un beau temps et l'on charrie plusieurs voyages d'argile pulvérisée, de bones de routes ou de terre ordinaire que l'on dispose en un tas dans l'intérieur de l'étable. Ces matières sont employées pour couvrir le paré de chaque stable sur une épaisseur de trois pouces environ. Par dessus cette couche de terre, on place la litière destinée aux animaux.

Cette disposition permet de recueillir toutes les urines, et telle est la force d'absorption de la terre sèche que la couche mise sous les animaux ne sera complètement saturée qu'après un temps très-long, près de la moitié de l'hiver.

L'auteur dit que, dans sa pratique, deux hommes avec une paire de chevaux transportent pendant une journée de travail, une quantité de terre suffisante pour l'absorption de toutes les urines de dix à douze vaches durant tout le temps de la stabulation.

On a aussi employé la terre sèche dans les porcheries et les poulaillers, et les résultats furent tout aussi avantageux que dans les étables. Si le même système était employé à la construction des lieux d'aisances, on en obtiendrait une grande augmentation de matières fertilisantes, et la santé publique en retirerait de grands avantages.

Les motifs qui nous engageant à recommander l'emploi de la terre sèche sont les suivants :

- 1o. Il n'exige aucun appareil et se fait sans aucune dépense d'argent.
- 2o. Les engrais liquides du bétail sont généralement perdus quoiqu'ils aient une valeur plus grande que les excréments solides. Avec ce système tout est recueilli.
- 3o. La terre sèche retient toutes les propriétés fertilisantes des engrais, tandis que dans la pratique ordinaire, le tiers est